

Durango, se dirigeant au nord sur Rio Florido; nous n'occupons à ce moment le nord de l'État de Durango que d'une façon très précaire; la saison des pluies a rendu les chemins impraticables, la plupart des cours d'eau ont subi une crue considérable et nos renseignements font craindre une attaque de la part des bandes ennemies. Dans ces conditions, la garnison qui occupe le poste de San Salvador dirige à la rencontre du convoi un renfort qui le rejoint à la Tinaja et l'accompagne jusqu'à San Salvador.

Malgré toutes ces précautions il arrive fréquemment que notre ligne de communication est coupée dans le voisinage même de postes importants. Au mois de mars 1865, les bandes de Valencia et d'Ugalde coupent la grande route de Mexico à Queretaro, près de Cazadero; quelques mois plus tard, ce sont les abords mêmes de la route de la Vera-Cruz que menacent les guérillas descendues des montagnes de la Huasteca. L'année suivante, lorsque notre mouvement rétrograde s'accroît, ce n'est que grâce aux plus grands efforts que nous parvenons à éloigner de notre ligne de retraite les bandes qui surgissent de toutes parts, sur nos flancs et sur nos derrières.

Évacuation et relèvement des postes. — Lorsqu'un poste est devenu inutile ou lorsqu'il est sérieusement menacé et dans l'impossibilité de résister, on l'évacue en transportant sur un autre point sa réserve de vivres et de munitions. Au mois d'août 1864, après les affaires de San Antonio et d'Ayotla, l'ennemi a reçu des renforts considérables venus d'Oajaca et se prépare à tenter un nouvel effort contre nos positions. Le poste de San Antonio, qui n'est pas susceptible d'une résistance sérieuse, est évacué; ses approvisionnements sont transportés dans la petite ville de Teotitlan qui est fortement occupée par de l'infanterie et de l'artillerie.

Dans les marches en retraite, la dernière fraction qui occupe le poste emmène avec elle le stock de vivres et de munitions, réduit au strict nécessaire, laissé par les colonnes précédentes. Quand nous avons évacué le Mexique, nous avons dû vendre à vil prix ou détruire la plus grande partie de notre matériel, faute de moyens de transport.

Si le poste doit être relevé, la garnison attend l'arrivée de la nouvelle troupe et lui fait la remise du matériel et des approvisionnements. Au mois de novembre 1865, la compagnie franche

du 7^e, qui opère autour d'Aviles, reçoit l'ordre de rejoindre la colonne Billot en marche sur Chihuahua: elle est obligée d'attendre l'arrivée du lieutenant-colonel Cousin, auquel elle remet les approvisionnements de toute sorte réunis dans le poste important d'Aviles, puis elle se dirige à marches forcées sur la colonne Billot qu'elle rejoint en route, au Casco.

Service de correspondance. — Les courriers arrivaient de France à la Vera-Cruz tous les quinze jours par les paquebots de la Compagnie transatlantique; les dépêches destinées au général en chef étaient aussitôt remises à un courrier qui partait ventre à terre et avait toutes facilités pour prendre des chevaux de relais. Ces fonctions étaient confiées, au début, à un ancien sous-officier déserteur de l'armée française qui avait offert ses services au général Forey: cet homme, d'un tempérament vigoureux, franchissait à cheval la distance de la Vera-Cruz à Mexico en un jour et demi.

Le courrier de l'armée partait ensuite dans une voiture spéciale sur laquelle prenaient place quatre hommes armés. A partir de Mexico, les courriers étaient portés à dos de mulet; ce service s'effectuait d'un poste à l'autre par les soins d'habitants payés à cet effet. Les lettres étaient remises à chaque bureau et distribuées, ou réexpédiées sur le bureau voisin, sans donner lieu à aucune écriture. Les lettres destinées aux Mexicains n'étaient pas comprises dans ce service. Quelquefois, comme dans les États de Zacatecas, Guanajuato, San Luis Potosi, les dépêches étaient transportées par des diligences dans le genre de nos anciennes malles-poste.

En général, le service de correspondance s'est effectué d'une façon satisfaisante pendant toute la durée de l'expédition.

Mise en état de défense. — Nous verrons au chapitre suivant le parti que nous avons su tirer de la fortification passagère au Mexique et l'emploi que les Mexicains eux-mêmes en ont fait. C'est surtout dans la défense des postes que la fortification nous a rendu des services; grâce à elle, nous avons pu nous maintenir, avec des forces relativement faibles, sur des points importants, tels qu'Aviles, loin du centre de nos opérations, en dehors de notre ligne principale d'action et au milieu d'une population

hostile, ouvertement soulevée contre nous. Grâce à quelques retranchements rapidement exécutés, nos munitions et nos vivres étaient à l'abri d'un coup de main, la garnison du poste pouvait être réduite au minimum, et la plus grande partie de nos forces tenait la campagne ou battait le pays dans toutes les directions à plusieurs journées de marche.

Aussi le premier soin de nos troupes, quand elles prenaient pour la première fois possession d'un poste, était-il de le mettre en état de défense : elles crénelaient les murs extérieurs, construisaient des barricades à l'entrée des principales rues et battaient, par des retranchements en terre, les parties découvertes aux abords du poste.

CHAPITRE V.

EMPLOI DE LA FORTIFICATION PASSAGÈRE.

Organisation défensive des villes et des postes. — Rôle joué par la fortification passagère : combats de Parras, de Camaron, de Valle Santiago, etc. — Emploi de la fortification passagère par les Mexicains.

Organisation défensive des villes et des postes. — Dans les postes peu importants ou dans les petites villes, nous nous contentons généralement de fortifier un réduit susceptible d'une bonne défense, église, couvent, hôpital, etc. Au mois d'août 1864, au moment où nous préparons une attaque dans la direction d'Oajaca, nous fortifions le poste de Teotitlan qui jalonne notre future ligne d'opérations ; à cet effet, l'hôpital et l'église, qui sont contigus, sont transformés en un réduit pouvant abriter 200 hommes ; des barricades et des abatis couvrent les abords de ce réduit et un petit ouvrage de campagne couronne un mamelon d'environ 30 mètres de relief situé auprès de l'église.

Souvent nous étions obligés de comprendre dans l'organisation défensive du poste les positions dominantes qui sont nombreuses dans un pays aussi accidenté que le Mexique. A Rio Frio, un blockhaus fut ainsi construit sur un mamelon voisin de la ville ; à Durango une redoute sur le coteau de Los Remedios, plusieurs redoutes à Zacatecas, etc. La nécessité d'englober dans le périmètre de la défense les hauteurs avoisinantes n'était pas sans inconvénients, car nous étendions ainsi outre mesure notre ligne

extérieure dont le développement se trouvait quelquefois hors de proportion avec l'effectif de la garnison.

Dans les grandes villes du Mexique, où nous ne pouvions laisser en moyenne plus d'un bataillon comme garnison permanente, il devenait indispensable de concentrer la défense sur un point central ; celui-ci consistait, soit dans un édifice solide entouré d'une zone libre, soit dans une sorte de grand réduit formé par une série de barricades qui reliaient entre eux plusieurs quartiers de la ville.

Les couvents nous ont offert une précieuse ressource au point de vue défensif ; bâtis avec des matériaux résistants, munis de cours intérieures, entourés de murs épais avec des vues sur le terrain extérieur, la plupart des couvents du Mexique pouvaient résister au canon. Quelquefois, ils comprenaient des bâtiments isolés les uns des autres et formant autant de petits réduits, ou bien une terrasse dominant les environs offrait un excellent emplacement de batterie. Il suffisait généralement de créneler les murs, de retrancher chaque bâtiment séparément et de barricader les voies de communication en ne laissant qu'un étroit passage pour les besoins de la défense. Des amas de pierres, entassées sur les terrasses ou dans les étages supérieurs, augmentaient encore, à peu de frais, les moyens de défense.

C'est grâce à cette solide organisation défensive des principales villes et des postes importants que notre armée a pu, malgré son faible effectif, opérer à une distance considérable de sa base, dans un pays difficile, contre un ennemi aguerri et vigilant, aidé par une population hostile à notre cause. A Mazatlan, à Guaymas, dans vingt autres villes, nous nous sommes maintenus, loin de tout secours et pendant de longs mois, grâce à un emploi judicieux des ressources de la fortification.

Rôle joué par la fortification passagère : combat de Parras. — Quelques exemples feront ressortir le rôle joué par la fortification passagère au Mexique.

Le commandant de Brian occupe avec 180 hommes un réduit fortifié qui défend le bourg de Parras, éloigné de tout secours ; il apprend qu'une colonne ennemie, dont la force est estimée à 1200 hommes, se prépare à attaquer Parras. Au lieu de l'attendre derrière ses retranchements, il laisse 30 hommes dans le poste et

se porte avec le reste de sa troupe à la rencontre de l'ennemi. A la pointe du jour, il trouve les Mexicains établis sur une excellente position et les attaque; malgré toute leur bravoure, les 150 soldats de la légion étrangère échouent complètement dans cette lutte trop inégale; ils sont tués, pris ou dispersés et le détachement est anéanti. Les Mexicains entrent à Parras, mais les 30 hommes restés dans le réduit suffisent pendant deux jours à repousser tous les efforts de l'ennemi qui se retire devant l'arrivée de nos renforts.

Combat de Camaron. — On connaît les incidents du combat de Camaron, livré le 30 avril 1863 par une seule compagnie de la légion étrangère, qui lutte pendant toute une journée contre 2,000 Mexicains.

Le village de Camaron est composé de huttes indiennes au milieu desquelles s'élève une seule maison solidement construite; une cour carrée, de 50 mètres de côté, est bordée sur une face par cette maison, composée d'un seul étage, et sur les trois autres faces par un mur de 3 mètres de hauteur. Nos hommes, trop peu nombreux pour occuper tout ce périmètre, barricadent les deux portes principales avec tout ce qui leur tombe sous la main. Mais déjà l'ennemi a pris pied dans la maison; deux escouades occupent en toute hâte la seule chambre restée libre et sont bientôt obligées de l'évacuer, car les Mexicains ont enfoncé une cloison et fusillent nos soldats à bout portant. L'ennemi, dont le nombre s'est accru par l'arrivée de renforts considérables, se rue de nouveau à l'attaque de la position; il perce des créneaux par lesquels il tire sur les défenseurs de la cour et il ouvre dans le mur une brèche de 3 mètres par laquelle se précipite le flot des assaillants. Les derniers défenseurs reculent jusqu'à un hangar à moitié démoli et à un petit mur de briques derrière lequel ils essaient encore de résister et succombent enfin sous le nombre, anéantis par la fatigue, la chaleur et la soif. Grâce au frêle appui que leur a offert cette maison, 65 hommes sans vivres, sans eau, sous un soleil brûlant, ont tenu tête pendant dix heures à un ennemi trente fois plus nombreux.

Après notre première attaque contre Puebla, en 1862, nous avions négligé de fortifier la hauteur du Borrego qui commandait Orizaba, notre poste le plus avancé; il fallut un coup d'audace

pour enlever de nuit cette hauteur sur laquelle deux redoutes furent immédiatement construites.

Combat de Valle Santiago, etc. — En 1866, un détachement du 1^{er} zouaves, fort d'une centaine d'hommes, occupe le poste de Salamanca. A 5 lieues au sud, se trouve la petite ville de Valle Santiago gardée par une faible troupe de Mexicains alliés; dans les rues de cette ville, on a élevé un système de barricades destinées à restreindre la défense à un réduit. A la nouvelle qu'une troupe de Juaristes d'environ 100 hommes se dirige sur Valle Santiago, le détachement de zouaves vient renforcer la garnison de cette ville et prend position derrière les barricades du réduit; pendant toute une journée, nos hommes bien abrités derrière cette ligne de défense luttent avec succès contre un ennemi dix fois plus nombreux qui renonce à pénétrer dans le réduit et finit par battre en retraite.

Au combat de San Antonio (10 août 1864), une compagnie du 7^e de ligne, assaillie par près de 2,000 hommes, se retranche dans l'église du village et résiste assez longtemps pour permettre à nos renforts de venir la dégager.

La belle défense de Mazatlan n'eût pas été possible sans le retranchement qui entourait la ville du côté de la terre ferme.

Une remarque pour terminer. Lorsque nos troupes occupaient des retranchements un peu éloignés de la ville, les officiers devaient avoir le plus grand soin d'habiter près de leurs hommes; dans une petite ville du nord du Mexique, une compagnie française, surprise la nuit et entourée de toutes parts, combattit jusqu'au jour sans que son chef trop éloigné d'elle pût la rejoindre en temps opportun.

Emploi de la fortification passagère par les Mexicains. — De leur côté, les Mexicains emploient fréquemment la fortification passagère pour s'opposer à la marche de nos colonnes. Quand ils ont à défendre des crêtes, ils détruisent les sentiers et les rampes d'accès, élèvent des retranchements sur les sommets, entassent des pierres ou les disposent dans des filets de lianes pour les faire rouler sur la tête de leurs adversaires, etc.

Au passage du défilé d'Espinazzo del Diablo, ils accumulent toutes sortes d'obstacles; le sentier très rapide est coupé sur plusieurs points, de gros rochers sont disposés pour écraser les

assailants, de petits retranchements en terre de faible relief dissimulés par des branchages permettent aux défenseurs bien abrités de faire feu sur nos colonnes d'attaque. Grâce à l'entrain de nos troupes, tous ces obstacles sont enlevés, et le passage est franchi.

Pour la défense des abords d'Oajaca en 1864, Porfirio Diaz organise plusieurs lignes de défense qui doivent nous arrêter en avant de Don Domingillo sur la forte position de l'Infernillo. Ces obstacles consistent en trois lignes de hauteurs fortifiées par des redoutes et des batteries au pied desquelles coule le rio de Quiotepec. Toutes les routes et tous les gués sont enfilés par les batteries, deux coupures et des débris de rochers interceptent en outre la route principale.

Les Mexicains ont su également tirer parti des situations exceptionnelles pour organiser des moyens de défense appropriés aux circonstances. En 1865, dans la Sierra Madre, pays de mines, le village de Panuco et les sentiers avoisinants avaient été minés, et des boîtes à mitraille, reliées par des mèches, étaient disposées de façon à couvrir de projectiles les assailants au moment où ils se lanceraient à l'attaque du village.

CHAPITRE VI.

BIVOUACS ET CANTONNEMENTS.

Bivouac sous la tente; service de sûreté. — Du cantonnement; mode de couchage.

Bivouac sous la tente; service de sûreté. — Au Mexique, le bivouac sous la petite tente est le système employé en colonne et le plus souvent aussi en station. Arrivé au gîte, on forme le carré : les faces extérieures sont occupées par l'infanterie et chacune d'elles se couvre par une grand'garde établie à une distance variable suivant le pays et les circonstances. Au centre campent les divers services et le convoi; les chevaux et les mulets sont mis à la corde : on les mène paître le jour entre les faces du carré et les grand'gardes. Les faisceaux formés en avant des tentes sont gardés par des sentinelles.

Malgré ces précautions, les animaux du convoi sont parfois

enlevés par les maraudeurs ennemis; des mesures spéciales de surveillance sont souvent nécessaires la nuit lorsque les animaux sont trop nombreux pour camper dans le carré. Dans la nuit du 10 janvier 1865, les mulets de la colonne de Castagny ayant été enlevés par les bandes de Corona, la colonne qui devait marcher sur Mazatlan ne put repartir le lendemain; on dut requérir les mulets d'un convoi civil qui attendit sur place le retour de ses animaux.

Les fortes colonnes forment ordinairement un vaste carré autour d'une ferme ou même d'un village. Les compagnies de grand'garde sont alors poussées jusqu'à 500 mètres en avant de chaque face, lorsque le terrain s'y prête; des piquets de cavalerie battent l'estrade aux environs du camp; des vedettes gardent les ponts, les gués, les défilés, et surveillent les deux rives des cours d'eau; les canons sont placés en batterie sur les points les plus favorables; l'ambulance, l'administration s'installent dans les maisons, l'artillerie et la cavalerie sur la place principale.

La nuit, en cas de danger pressant, les grand'gardes sont reliées par de fréquentes patrouilles et par des sentinelles volantes : on les rapproche des faces du carré. Les hommes de grand'garde restent debout ou assis avec leurs armes à la main, jamais couchés; de nombreuses rondes s'assurent de leur vigilance. Au camp, tout le monde est habillé et chaussé : une partie des troupes est de piquet et veille, le reste repose.

Si le camp doit avoir quelque durée, les officiers construisent des gourbis, les soldats improvisent des abris avec les ressources qu'ils ont sous la main; on met le camp à l'abri d'une surprise à l'aide de quelques travaux rapides, tels que fossés, palissades, murs de pierres sèches, etc.

Lorsque nos troupes sont obligées de camper sous bois, elles construisent des abatis qui préservent le camp d'un coup de main.

Dans certaines régions on choisit de préférence le bivouac sur les pentes des ravins, afin d'être à proximité de l'eau; les grand'gardes sont établies solidement sur les crêtes environnantes et mettent ainsi le camp à l'abri d'une brusque attaque. Mais il est toujours imprudent de camper dans le ravin même, car un violent orage peut survenir et transformer le lit du ravin en torrent.

Lorsque le froid est trop vif sous la tente, principalement dans

les régions montagneuses et sur les plateaux où l'on trouve du bois en grande quantité, nos soldats entourent leurs tentes d'un bourrelet de terre, creusent un trou au milieu et le remplissent de braise qu'ils recouvrent d'une légère couche de terre.

Du cantonnement; mode de couchage. — Le cantonnement offre peu de sécurité dans un pays hostile et oblige à disséminer les troupes; aussi est-il rarement employé. Dans les villes, nos troupes sont ordinairement placées en caserne ou dans des couvents transformés en casernes et susceptibles d'une bonne défense. Hormis ce cas, nos hommes campent presque toujours et ils préfèrent généralement le séjour de la tente à celui des maisons qui sont plus ou moins infectes et remplies de vermine. Sur les plateaux la raréfaction de l'air produit quelquefois une certaine gêne dans la respiration et, pour ce motif encore, le séjour de la tente est préférable à celui des maisons.

Le mode de couchage dans les casernes ou les maisons est des plus rudimentaires : nos soldats couchent d'habitude sur des paillasses garnies de paille de maïs et confectionnées par les habitants sur réquisition. A défaut de cette ressource, la tente-abri est transformée en sac de couchage.

A Mexico, le logement des officiers est payé par la municipalité à raison de 150 francs par mois pour les lieutenants et sous-lieutenants, 200 francs pour les capitaines, etc. Le maréchal Bazaine touchait de ce chef une indemnité de 5,000 francs par mois, bien qu'il eût reçu un hôtel en cadeau de noces.

CHAPITRE VII.

TACTIQUE DE MARCHÉ.

Ordre de marche et service de sûreté. — Marche de l'avant-garde. — Grand'haltes. — Marches forcées et marches de nuit. — Marches en retraite. — Ordres et contre-ordres.

Ordre de marche et service de sûreté. — Nos colonnes en marche se gardent dans toutes les directions par des groupes dont la force et la composition varient suivant la nature du pays et les renseignements recueillis sur l'ennemi.

En tête de l'avant-garde marchent les cavaliers mexicains alliés qui remplissent le rôle d'éclaireurs ou *exploradores*; ils sont soutenus de très près par nos cavaliers qui servent également de flanqueurs à droite et à gauche de l'avant-garde. Un groupe d'infanterie avec du canon suit de près et constitue le gros de l'avant-garde. L'arrière-garde est disposée à peu près de la même manière, mais en sens inverse, et ferme la marche avec des cacolets.

Voici, comme exemple, l'ordre de marche adopté par une colonne composée de 500 fantassins et 50 cavaliers français avec 3 pièces de montagne, et de 140 fantassins et 60 cavaliers mexicains.

La moitié des cavaliers mexicains marchent en éclaireurs; derrière eux viennent nos 50 cavaliers, une partie groupée, le reste réparti sur les flancs de l'avant-garde. Derrière nos cavaliers marche une demi-compagnie déployée en tirailleurs à faibles intervalles; le reste de la compagnie avec une pièce de montagne suit à une distance de 200 mètres. Le corps principal marche à 400 mètres en arrière et comprend le reste de notre infanterie moins une compagnie, les 2 pièces de montagne, le convoi et l'infanterie mexicaine. Enfin l'arrière-garde est formée d'une demi-compagnie groupée, du reste de la compagnie en tirailleurs et en flanqueurs et de 30 *exploradores* formant l'arrière-garde.

Dans un terrain étroit formant défilé, et dans les régions boisées, la cavalerie française se replie à la queue de l'arrière-garde et l'infanterie seule fournit les flanqueurs.

Dans un pays montagneux ou très difficile, offrant de nombreuses positions où l'on peut s'attendre à rencontrer l'ennemi, on diminue la quantité de cavalerie placée en pointe et on augmente la proportion d'infanterie en tête et sur les flancs.

Voici les dispositions prises dans un pays de cette nature par une avant-garde forte de 2 compagnies, 1 pièce de montagne, un peloton de cavalerie française et quelques *exploradores* mexicains :

Les *exploradores* ouvraient la marche; derrière eux, sur la route et aux abords immédiats, marchait une escouade déployée en tirailleurs; 4 escouades marchaient en flanqueurs à droite et à gauche de la route sur laquelle venait le reste de la compagnie groupée à 100 mètres en arrière de l'escouade déployée. A 150 mètres plus en arrière se tenait la 2^e compagnie avec la pièce

de montagne; le peloton de cavalerie fermait la marche. Toute cette avant-garde précédait le corps principal de 400 mètres.

L'arrière-garde de la même colonne était disposée de la manière suivante : gros de l'arrière-garde, une compagnie, une pièce de montagne, les cacolets et un peloton de cavalerie française; tête de l'arrière-garde, à 150 mètres en arrière, une section d'infanterie et deux cacolets; pointe, à 100 mètres en arrière, une escouade en tirailleurs, trois escouades en flanqueurs; extrême pointe, quelques cavaliers mexicains.

Voici maintenant l'ordre de marche d'une colonne plus forte comprenant deux escadrons, deux batteries, dont une de montagne, six bataillons, les divers services et des exploradores :

Avant-garde : une partie des exploradores, un escadron, un bataillon et deux pièces de montagne. Corps principal : deux bataillons, deux pièces de montagne, la batterie de campagne, un bataillon, le trésor, le parc et l'ambulance, un bataillon, une pièce de montagne, les bagages, l'administration et le convoi. Arrière-garde : un bataillon, une pièce de montagne, un escadron avec des cacolets et le reste des exploradores.

La caractéristique de ces diverses formations de marche, c'est que l'arrière-garde est à peu près aussi forte que l'avant-garde, ce qui s'explique dans un pays où les surprises pouvaient aussi bien se produire sur la queue de la colonne que sur la tête.

Le génie, lorsque la colonne en comporte, marche avec l'avant-garde. En général, les compagnies franches sont attachées d'une façon à peu près permanente à l'avant-garde ou réparties entre l'avant-garde et l'arrière-garde.

La distance entre l'avant-garde et le corps principal varie beaucoup suivant la proximité et les forces probables de l'ennemi. La colonne Brincourt, qui marche sur Oajaca au mois d'août 1864 et qui est forte de 1500 hommes a son avant-garde à une demi-heure du corps principal, et cependant cette avant-garde est relativement faible puisqu'elle ne comprend que 50 exploradores, deux compagnies franches, une section du génie et deux pièces de montagne; mais on s'attendait à rencontrer sur la route des obstacles accumulés par l'ennemi pour arrêter notre marche, et l'avant-garde avait pour mission de débayer la route; elle ne pouvait accomplir cette mission qu'à la condition d'avoir sur la colonne une avance suffisante.

Marche de l'avant-garde. — Il arrive fréquemment que nos têtes de colonne sont attaquées par des guerillas très hardies qui profitent de tous les abris du terrain pour se dissimuler et fondre à l'improviste sur nos éclaireurs. Aussi, dans les terrains très coupés où cette tactique est à craindre de la part de l'ennemi, la compagnie placée en tête procède-t-elle souvent de la façon suivante : après avoir déposé ses sacs au convoi, elle gagne du terrain en avant de la colonne en prenant le pas gymnastique et s'établit sur une crête ou sur une position favorable d'où elle puisse protéger la marche de l'avant-garde. Lorsque celle-ci l'a presque rejointe, elle se porte de même sur une autre position et ainsi de suite; cette compagnie passe ensuite à la queue de la colonne où elle reprend ses sacs, la suivante la remplace et opère de même.

La traversée des bois touffus nécessite aussi des précautions particulières. L'infanterie prend la tête de l'avant-garde et fraie un passage à la colonne; les cavaliers marchent à pied dans le sillon des fantassins et tiennent leurs chevaux en main; les flanqueurs se suivent à la file indienne à droite et à gauche de ce sillon; de temps en temps, des hommes montent sur les arbres les plus élevés pour chercher à apercevoir le terrain aux environs.

Du reste, des mesures très rigoureuses sont prises pour préserver nos avant-gardes des embuscades et des coups de fusil tirés des villages que nous traversons. Dans le cas où semblables faits venaient à se produire, certains chefs de colonnes, le colonel Cottret entre autres, n'hésitaient pas à faire fusiller les habitants soupçonnés d'avoir fait feu sur nos troupes; dans le cas d'agression sérieuse, ils forçaient les habitants à évacuer le village et y faisaient mettre le feu.

Grand'haltes. — Les colonnes se mettent en marche avant le jour afin d'avoir parcouru la plus grande partie de l'étape avant la grosse chaleur. La grand'halte a lieu sur un point offrant des ressources suffisantes en eau; sa durée varie généralement d'une heure à deux. Les troupes font le café et mangent la viande cuite avant le départ; la colonne s'établit au bivouac et se couvre dans toutes les directions; une partie des cavaliers sont prêts à sauter à cheval.

Ces mesures de précaution sont surtout nécessaires dans les